

Contribution au colloque, *L'année 1942 et les Juifs*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, juin 1992, publié dans le bulletin de la Fondation Auschwitz , n°34/35, 1992 Bruxelles

### **Génocide et camps de concentration nazis : un dispositif politique \***

Les historiens séparent aujourd'hui très nettement ce qui, dans les entreprises meurtrières nazies se rapporte au génocide des Juifs et des Tziganes et ce qui se rapporte au système concentrationnaire où furent détenus des centaines de milliers de gens de toutes origines. Il y a, dans cette rigoureuse distinction, outre les nécessités propre à la science historique, une réaction salutaire à l'amalgame opéré d'emblée par l'opinion entre la déportation et l'extermination. Mais, à séparer aussi nettement les choses, on se prive de repérer ce qui, dans l'un et l'autre événement, relève d'une même "conception". Je voudrais tenter de montrer ici que l'extermination et le système concentrationnaire s'insèrent dans un dispositif unique, qu'il faut déchiffrer dans l'ordre du politique, même si le terme doit être employé avec précaution quand il désigne les actions du régime national-socialiste.

Attardons-nous un instant sur l'amalgame entre extermination et déportation, que l'opinion a confondues sous la même appellation de "camps de la mort". Il se justifiait en partie par une évidence immédiate: des camps de concentration allemands, bien peu sont revenus; et en partie par la grande confusion qui a entouré la libération des camps: Annette Wieviorka a bien montré comment le spectacle de fin du monde qui s'offrait aux libérateurs anglais et américains du camp de Bergen-Belsen, ravagé par le typhus, a fixé pour longtemps dans l'opinion l'image de ce camp comme l'emblème même de l'extermination <sup>1</sup>. Les conditions d'internement, cependant, y furent loin d'être les pires, avant que la débâcle allemande ne s'en mêle.

Mais l'amalgame est aussi largement l'effet du brouillage soigneusement entretenu par les autorités allemandes autour de leurs deux principales entreprises meurtrières. La propagande nazie, savamment orchestrée, a répandu autour des camps, dès leur création, un halo de mystère et de terreur, tandis qu'elle faisait silence autour du sort concret réservé aux Juifs, si bien que, dans toute l'Europe occidentale et septentrionale, les convois qui emmenaient vers l'Est Juifs et déportés politiques ont paru converger

---

\* Ce texte a fait l'objet d'une communication au colloque organisé par L'E.H.E.S.S les 15,16 et 17 juin 1992, à Paris : *L'année 1942 et les Juifs en France*. Il s'agit de la présentation d'une thèse soutenue en juin 1991, sous la direction de Claude Lefort, à paraître en avril 1993 sous le titre : *Hitler, l'Europe et Auschwitz*, Edition des Etannets, préface de Pierre Vidal-Naquet.

<sup>1</sup> Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992

vers une même destination, dont la représentation la plus terrifiante était figurée par le camp de concentration. Quand une distinction était faite, elle avait pour résultat de brouiller davantage la réalité. En effet, les rumeurs qui couraient à propos des Juifs, assez cohérentes avec les images de parasitisme et d'improductivité diffusées par la propagande, indiquaient pour ceux-ci une "installation" à l'Est dans des colonies de travail, aux conditions de vie certes dures, mais où, d'une part, il était possible de survivre et où d'autre part les familles ne seraient pas séparées. En fin de compte, "Pitchipoi", comme les enfants de Drancy avaient nommé l'"installation" à l'Est, pouvait passer pour plus avantageuse que la déportation à Dachau ou à Buchenwald. Sous cet aspect, l'"oubli" dans lequel est tombé le sort spécifique des Juifs dans les années qui ont suivi la Libération prolongeait les fausses perceptions de la "solution finale de la question juive" - fausses perceptions qui avaient contribué à créer les conditions de celle-ci. Tout ceci explique que se soit fixée très tôt - dès avant la fin de la guerre et pour presque deux décennies - une sorte d'échelle de victimisation, où les victimes raciales du nazisme étaient loin d'occuper la première place.

Dans les années soixante dix, la hiérarchie s'est inversée jusqu'à produire la situation actuelle où la singularité et l'incommensurable du génocide sont portés à leur comble. Simultanément, le mouvement contraire de la négation s'est amplifié, débordant les cercles étroits des sectes d'ultra-gauche et d'ultra droite où il est né, pour occuper une place, certes limitée, dans le débat public. Dans le premier mouvement, se mêlent les acquis de l'historiographie, détachant sur le tableau d'ensemble du Troisième Reich le génocide comme phénomène irréductible, et les impératifs de conservation de la mémoire édictés par les grands témoins. La singularité du génocide atteint alors de tels sommets qu'elle appelle en quelque sorte la réaction extrême de la négation, avec sa consolante proposition : un événement à ce point irréductible à l'histoire humaine n'a pas pu se produire, ne s'est pas produit.

Aujourd'hui, il nous faut tenir ensemble la spécificité du génocide, dans la voie tracée par l'historiographie, et sa compréhension, où il reste beaucoup à faire, au sein d'une approche générale de l'entreprise nationale-socialiste. Je voudrais ici poser quelques jalons dans ce sens, en montrant d'une part comment il est possible de voir un même dispositif à l'oeuvre dans le fait concentrationnaire et dans le fait génocidaire, et d'autre part en qualifiant ce dispositif dans une perspective politique.

La différence essentielle, mise en avant pour distinguer radicalement le système concentrationnaire du traitement réservé aux Juifs, tient aux finalités attribuées à l'un et à l'autre. L'objectif de destruction de ces derniers ne souffre pas de discussion, du moins à partir de la deuxième moitié de l'année 1941. Les choses sont beaucoup moins claires, concernant le système concentrationnaire, que ses concepteurs présentaient comme un instrument de rééducation, et auxquels les historiens attribuent tantôt une vocation répressive et tantôt une finalité d'exploitation économique. Mais les résultats en termes de destruction sont tels qu'ils défient ces deux logiques, même perverties à l'extrême, si bien que certains auteurs, comme Olga Wormser-Migot, finissent par conclure à l'absurde d'une entreprise à ce point contraire à toute notion d'utilité<sup>2</sup>. Ils rejoignent, ce faisant, la perception spontanée qu'en eurent bon nombre de victimes d'un monde sans queue ni tête. En effet, s'il y eut bien une constante, qui accompagne toute l'histoire de l'organisation concentrationnaire, c'est la destruction.

C'est sous ce signe que sont créés les premiers camps, en 1933, des années avant qu'ils ne forment système. Les SA et les SS qui en avaient la maîtrise n'appuyaient leur "stratégie" répressive et rééducative que sur une seule pédagogie : briser l'individu. Par la suite, quand Himmler prendra sous son contrôle, au milieu des années 30, l'ensemble des camps, il donnera à cette obsession, une méthode et une ampleur inégalée. Il le fera à l'aide du travail. Le travail des détenus, avant la guerre et jusqu'en 1942, n'a aucune finalité économique, il n'est qu'un moyen de torture. Il sert à administrer aux détenus la preuve qu'ils sont corps et âmes à l'entière disposition de leurs bourreaux, au sein d'un système quasi-féodal. Le travail qu'on leur impose n'aura d'autres finalités que de construire leur prison et de fournir des richesses - un trésor de guerre - à l'empire himmlérien, une sorte d'empire féodal qui n'entretient que peu de rapport avec le mode de production capitaliste moderne ( Les sociétés qu'il fonde, la DAW et la DEST sont des entreprises artisanales esclavagistes).

Ce n'est qu'au beau milieu de la guerre, quand l'Allemagne sentira souffler le vent de la défaite, qu'un objectif productif sera assigné au système concentrationnaire, et que le travail des détenus passera sous le contrôle des firmes industrielles. Pour l'organisation économique de la S.S, le W.V.H.A., la location des détenus aux firmes fut une bonne affaire<sup>3</sup>. Mais pour les entreprises employeuses, la rentabilité fut bien en deçà de leurs espérances. On ne dispose pas à ma connaissance d'étude globale sur le profit que

---

<sup>2</sup> Olga WORMSER-MIGOT, Le système concentrationnaire nazi (1933/1945), PUF, Paris, 1968

<sup>3</sup> Eugen Kogon évalue ce profit à 1431 marks en moyenne par détenu, voir KOGON, L'Etat SS, Seuil, 1970 pour la trad. fr., voir également les renseignements fournis par Germaine Tillion dans :Ravensbruck, Paris, Seuil, 1973 et 1988

l'industrie allemande a tiré de la main d'oeuvre concentrationnaire, mais si on en juge d'après les témoignages et les échanges de lettres sur ce point entre Albert Speer, ministre de l'armement, Himmler et le responsable du W.V.H.A., Pöhl, à la suite d'une tournée d'inspection du premier dans les camps en avril 1943, il fut faible <sup>4</sup>. Le travail organisé comme moyen de torture est bien incapable de devenir productif. En effet, à l'exception de quelques industriels qui n'avaient pas perdu tout sens économique, (Germaine Tillion cite la firme Siemens qui avait besoin de main d'oeuvre qualifiée et tenait à la conserver), le résultat est une mortalité accrue, à tel point que la directive de mise au travail adressé, en mars 1942, par Pöhl aux commandants de camp, dans laquelle il fixe les objectifs de productivité et les moyens pour l'atteindre (temps et conditions draconiennes de travail), sera appelée par Olga Wormser-Migot : loi d'extermination par le travail. C'est le moment, dit-elle, où le système concentrationnaire et la politique de destruction des Juifs échangent leur finalité : les Juifs sélectionnés pour le travail, sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau, en vertu de ce même souci de rentabilité économique gagneront une petite chance de survie, qui ne sera dans la plupart des cas qu'une mort différée et les concentrationnaires verront à l'inverse leurs chances de survie considérablement s'amoindrir. Enfin, en 1945, quand le système se décomposera sous l'effet de la magistrale défaite qui s'annonce, la destruction atteindra son paroxysme : à la famine et aux épidémies (typhus notamment) s'ajouteront les pertes engendrées par les tentatives désordonnées d'évacuation des camps par les SS, ou par les très réelles tentatives de liquidation des détenus dans certains camps et dans certains commandos.

Une utilisation rationnelle de la main d'oeuvre concentrationnaire par sa mise à disposition de l'industrie de guerre a certes pu constituer une motivation réelle, à un moment donné et pour une fraction de l'organisation qui maîtrise le système. Elle n'a été que conjoncturelle, mais surtout elle n'a pas réussi à s'imposer, si puissante était l'obsession de destruction qui anime le système. Tout au contraire, elle s'est trouvée happée dans cette logique mortifère : les contremaîtres des firmes allemandes employées se sont transformés en gardes-chiourmes, dont la brutalité n'avait parfois rien à envier à celle des S;S) <sup>5</sup>. De ce point de vue, on peut légitimement rapprocher le

---

<sup>4</sup> Voir sur ce point Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988 pour la trad. fr., p 807 : Speer avait tiré une conclusion très négative de sa tournée d'inspection économique et mettait en cause la capacité de la SS à remplir ses objectifs de production. Ses suggestions et objections montrent bien le genre de dilemme dans lequel était enfermée la SS avec ses esclaves : dans une première lettre, il suggère d'appliquer un principe de "construction primitive", avec le minimum d'outillage et de matériau, c'est-à-dire l'exploitation à outrance de la force de travail, et dans une lettre suivante, il s'inquiète de la trop grande mortalité de la main d'oeuvre, et suggère des adoucissements des conditions de travail.

<sup>5</sup> Voir J. Billig, *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, PUF, Paris, 1967 et Raul Hilberg, déjà cité, qui rapporte en particulier ce discours d'accueil d'un contremaître d'I.G-Farben de l'usine de BUNA à un groupe de détenus juifs : "Ils n'étaient pas venus là pour vivre, mais "pour périr dans le béton", Hilberg, p 805

système concentrationnaire et le processus génocidaire : l'idée de destruction en est le point commun.

Si une même idée anime les deux ordres de faits - mais le terme "obsession" est plus approprié -, il reste qu'elle se déploie très différemment dans l'un et dans l'autre, et que ses effets respectifs sont sans commune mesure : environ cinq fois plus de victimes juives que de victimes "non raciales". Surtout, les victimes ne sont pas les mêmes : ce sont les familles juives et tziganes qui sont visées, les femmes et les enfants, soit la substance d'une communauté. D'autre part, les lieux d'exécution des Juifs et des Tziganes européens ne sont pas situés à l'intérieur du système concentrationnaire, stricto sensu : environ un million et demi de victimes ont été exécutées sur place, à l'arrière du front de l'Est, par les Einsatzgruppen, et la majorité des autres dans les centres d'extermination de masse que furent Treblinka, Sobibor, Chelmno, Belzec, Maïdanek et Auschwitz-Birkenau. De tous ces centres, seul Birkenau est intégré dans un complexe concentrationnaire, au sens propre du terme.

Et pourtant, au-delà de ces distinctions dans les faits, qui crèvent les yeux, c'est justement en considérant la "gestion" de la mort conçue par le bras séculier du régime national-socialiste, la S.S, qu'on peut observer à quel point la logique concentrationnaire et la logique génocidaire s'interpénètrent. L'organisation SS ne mit pas très longtemps à réaliser que la "solution finale de la question juive", dont la dernière version fut décidée au milieu de l'année 41, ne pouvait être atteinte par le premier moyen envisagé : le meurtre sur place. Outre les problèmes psychologiques et moraux que cela posait aux exécuteurs <sup>6</sup>, le plus important était sans doute qu'une telle façon de faire était inenvisageable en Europe occidentale et septentrionale, et que sa mise en oeuvre en Europe orientale était trop dépendante des succès de la Wehrmacht sur le front de l'Est. Un projet de cette nature n'était concevable que dans le contexte concentrationnaire, non pas dans son acception géographique, mais au sens où il est une structure globale, organisationnelle et mentale, en un mot : un dispositif. Seul un tel dispositif pouvait traduire dans la réalité cette idée énoncée par Hitler dans Mein Kampf que la question juive ne serait pas réglée par des pogroms, mais par une méthode rationnelle.

Le dispositif montre ce qu'il faut entendre par méthode "rationnelle" : un rempart contre la réalité. Il fallait protéger l'entreprise de destruction des écueils du réel et des vicissitudes de la guerre, comme il fallait également "protéger" le monde d'un tel

---

<sup>6</sup> ils furent vivement discutés dans la hiérarchie SS, si on en croit les dépositions des accusés de Nuremberg

spectacle. (Un tel dispositif est une démonstration éloquente que le génocide est une entreprise en soi et non un dérapage ou un sous-produit de la guerre avec l'URSS, même s'il fallait la guerre et surtout le concept hitlérien de "guerre totale" pour en créer les conditions psychologiques). Dans l'année 1942, quand le génocide vient rencontrer le système concentrationnaire, le dispositif déploie dans le réel la chimère dont il est issu, qui fait dire à David Rousset : "Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible". Une géographie de la mort vient doubler en surimpression la carte de l'Europe, et ce n'est pas sans justesse que l'intuition populaire fera d'Auschwitz son symbole.

A Auschwitz, le système concentrationnaire culmine dans le génocide. Son histoire est un résumé condensé de la double entreprise concentrationnaire et génocidaire: à sa création, camp de concentration "ordinaire", il finira par n'accueillir quasiment que des Juifs, la plus grande partie vouée à la destruction immédiate, et le reste à la mort lente concentrationnaire. Mais il reste étroitement relié au système et ses chambres à gaz "traiteront" également d'autres victimes du nazisme que les Juifs, bien que ces derniers soient en nombre écrasant : des prisonniers de guerre soviétiques inaugureront la première chambre à gaz, le "camp des familles" tziganes y sera liquidé et certains détenus non-raciaux, sélectionnés dans les camps ne disposant pas d'installation massive de destruction, y trouveront la mort - bref ceux que l'idéologie nazie désignait comme sous-hommes, et dont les ressources avaient été exploitées jusqu'au bout. Auschwitz concentre, dans son gigantesque complexe, la double fonction du dispositif, mais on la retrouve, plus ou moins marquée, dans tous ses autres lieux : dans tous les camps, il y aura des "sélections" organisées avec le même sinistre rituel que celui de la rampe d'Auschwitz; il y aura une chambre à gaz à Ravensbruck et à Mauthausen; au château de Hartheim, en Autriche près de Linz, les détenus malades mentaux, ou simplement "affaiblis" sont éliminés par le gaz jusqu'en 1944 <sup>7</sup>. Inversement, dans les centres de mise à mort de Treblinka, de Sobibor, de Maïdanek, de Belzec, un embryon d'organisation concentrationnaire se développe, liquidé en même temps que les installations d'extermination.

Après 1942, le dispositif qui avait atteint pour quelques mois une sorte d'apogée, commence à s'effondrer sous les coups de boutoir de la réalité revenue à la charge: la défaite qui se profile à l'horizon. Mais même dans sa plus complète désagrégation, au début de l'année 1945, sa logique de destruction emporte une dernière victoire : jamais la mortalité concentrationnaire n'a été aussi forte qu'à cette période.

---

<sup>7</sup> il s'agit d'une action soigneusement planifiée sous le nom d'action 14 f 13, prolongeant l'action T 4, l'euthanasie des malades mentaux et des incurables allemands. Sur ce point, voir Serge Choumoff, in Germaine Tillion, déjà cité

Mais il faut encore pousser plus loin l'analyse, pour repérer l'analogie entre le mode de destruction mise au point par le régime nazi pour les Juifs et celui auquel sont soumis les détenus des camps de concentration, et montrer comment, sous des apparences différentes, une même idée est à l'oeuvre.

### **Un dispositif de déconstruction**

La mort dans les camps de concentration n'est ni immédiate, ni certaine. Le système est suffisamment diversifié pour que les chances de survie y soient très inégalement réparties. La survie dépend de nombreux facteurs, dont la SS n'a pas la maîtrise complète, et qui sont pour une part entre les mains des détenus (la capacité à s'insérer dans la hiérarchie interne du camp), et pour une autre l'effet de la conjoncture (les pénuries liées à la guerre par exemple). Les maîtres de l'univers concentrationnaire ne sont pas parvenus à la perfection dans la domination; ils ont néanmoins reculé les limites du possible, et il faut se garder de l'effet quelque peu déformant des témoignages : ceux qui auraient pu témoigner de l'implacabilité du système de domination, soit la grande masse des déportés, ne sont pas revenus pour en témoigner.

Au contraire, les Juifs, dans leur majorité, semblent aller directement du lieu de leur capture à celui de leur exécution, sans transiter par le système concentrationnaire.

Mais si on déplace l'attention du sort final respectif des uns et des autres en direction de l'ensemble du processus de destruction mise en oeuvre dans ce que j'appelle un "dispositif", on voit se profiler derrière les différences une méthode unique, quelque chose comme un algorithme de la destruction.

Le détenu est soumis dans le camp de concentration à une sorte de compression intense, mais cependant codifiée à l'extrême. Les observations de Bruno Bettelheim, faites à Dachau en 1939, concordent sur certains points essentiels avec celles que fait David Rousset en 1945, et rejoignent sur le fond les intuitions de Robert Antelme et de Primo Levi <sup>8</sup>: le camp est une entreprise minutieusement organisée de dépersonnalisation, de transformation au plus intime de l'individu au moyen d'une procédure codifiée dans laquelle s'insèrent les expressions du sadisme en l'apparence la plus spontanée. La destruction se fait par la voie de la déconstruction. Toute l'organisation de la vie au camp, jusque dans ses plus petits détails, tend à arracher couche par couche toutes les

---

<sup>8</sup> Bruno BETTELHEIM, *Le coeur conscient*, Laffont, Paris, 1972, pr la trad. fr.; David ROUSSET, *L'univers concentrationnaire*, Minuit, Paris, 1945; Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris, 1988, pr la trad. fr; Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, Gallimard, Paris, 1957.

protections qui forment ensemble l'édifice de l'identité individuelle et sociale. Le choc initial du transport et de l'arrivée au camp crée l'ébranlement nécessaire pour que l'individu soit ensuite dépouillé de sa personnalité sociale, culturelle, professionnelle jusqu'à mettre à nu un organisme biologique qui ne soit plus mû que par ses besoins vitaux les plus élémentaires. Certains détenus ont pu se protéger de ce "mécanisme" par des médiations plus ou moins efficaces. Ils ont constitué l'élite des camps, et ont trouvé là la possibilité de survivre; mais la grande masse y a été livrée sans défense ou presque, produisant ce spécimen humain effrayant que le jargon du camp a surnommé le "musulman". Ceux-là sont les purs produits concentrationnaires, qui ont accompli de bout en bout, parfois en l'espace de trois mois, le parcours de déconstruction mis au point par la SS. Celle-ci se livre à une manipulation profonde de la nature humaine, comme si elle cherchait à donner figure au sous-homme dont son idéologie est obsédée et que, pour en arriver là, il fallait d'abord réduire la population des camps au plus près d'une matière inerte. Le seul résultat dont elle puisse se prévaloir, au terme de cette démonstration *in vivo*, est la mort.

Le système concentrationnaire est la dimension territoriale du dispositif, appliqué à un million et demi à deux millions d'Européens, entre 1938 et 1945. Quand les victimes juives et tziganes arrivent sur cette scène pour y trouver la mort, elles ne sont pas, dans leur écrasante majorité, des personnes qu'on viendrait juste d'arracher à la vie civile. Ce ne sont là que des apparences, qui ne rejoignent la réalité que pour certaines communautés, comme celle de Salonique. Pour les autres, Juifs allemands, autrichiens, polonais, français, belges et néerlandais, hongrois, roumains, serbes etc..., la chambre à gaz n'était que le terme d'un processus de déracinement hors de la communauté humaine, qui avait commencé aussitôt que l'administration nazie avait pu s'assurer, par conquête ou "alliance", la maîtrise d'un territoire national. Grâce au travail monumental de Raul Hilberg, nous disposons sur la mise en oeuvre de ce déracinement d'une vue la plus complète et détaillée qui soit. Ce que Hilberg appelle le "processus de destruction" est un décapage progressif de tous les droits et acquis qui font d'un individu un citoyen et une personne humaine : droits civiques, droit au travail, droits sociaux et familiaux, droit de propriété etc... jusqu'au droit le plus élémentaire qui consiste à disposer d'un sol sous ses pieds. Il y a là l'analogue de l'algorithme de déconstruction déployé dans le "monde de la nuit" concentrationnaire, à la différence - lourde de conséquences - qu'il s'inscrit dans le "monde du jour" des sociétés civiles, pour emprunter l'expression de Jan Patocka. Les armes de ce que Lucy Dawidowitz a appelé bien improprement "la guerre contre les Juifs" ne sont ni les mitrailleuses, ni les matraques des gardes SS, mais le droit et la justice, la médecine et la science, l'administration et la police civile, l'industrie privée et les services publics. Certes, ces sociétés civiles étaient plongées dans un contexte de guerre, qui explique bien des choses, mais pas tout : le contexte est



militaire, mais le texte est civil et il est écrit dans ses grandes lignes dans l'Allemagne hitlérienne d'avant-guerre. Le paradoxe - qui est une redoutable question posée à la réflexion politique - est le phénomène d'invisibilisation de la persécution d'ensemble dont les tenants et les aboutissants échappent à ceux-là mêmes qui y apportent leur petite contribution : l'"escamotage" des Juifs européens, prélude à leur extermination, s'est fait dans ce qui restait d'espace public en Europe.

La mort physique, au camp de concentration ou dans la chambre à gaz, n'est plus qu'une conséquence logique, elle a perdu toute signification pour ceux qui la donnent et pour ceux qui y assistent, comme si la vie humaine avait épuisé tout son sens dans les étapes antérieures.

La caractéristique du processus de destruction des Juifs - son insertion dans la vie européenne - fait déborder le dispositif bien au-delà des frontières du système concentrationnaire : il s'agit d'une organisation au sens fort du terme, immergée dans l'espace social européen. Si les modalités d'application furent différentes, laissant aux uns une chance de survie que les autres n'eurent pas, c'est, abstraction faite des variables conjoncturelles, l'effet de la place respective qui leur est assignée dans une idéologie totalitaire. Le "sous-homme" conserve encore, tant qu'il a quelques forces, une petite utilité sociale, que l'idéologie dénie à l'"anti-homme" juif.

### **Le dispositif de destruction : un phénomène politique**

Le fait que le dispositif de destruction s'enracine dans la société et qu'il choisit la quasi-totalité de ses victimes parmi les populations civiles indique la perspective dans laquelle il faut interpréter l'événement : une perspective politique. Les réticences à le faire sont très fortes. Il a été examiné sous tous les angles possibles, excepté celui-là. On a confronté le génocide à la philosophie, à la théologie, à la psychosociologie ou à la psychanalyse. On l'a surtout déchiffré sur le mode militaire, soit pour lui appliquer une structure guerrière, soit pour y voir un avatar de la guerre contre l'URSS<sup>9</sup>. Une telle interprétation prolonge celle que lui avait donné Hitler lui-même, et empêche de prendre pleinement la mesure du fait que l'"ennemi juif" était une création de toutes pièces. Or, c'est bien cette création - sous l'angle du pourquoi et sous l'angle du comment - qui fait l'essentiel de la question du génocide.

---

<sup>9</sup> L'interprétation la plus conséquente du fait de guerre a été donnée par Arno J. Mayer dans un ouvrage récent : La "solution finale" dans l'histoire, La Découverte, Paris, 1990 pr la trad. fr.; Arno Mayer échoue à intégrer véritablement le génocide dans sa théorie : Treblinka, Chelmno, Maïdanek, Sobibor, Belzec restent des point aveugles. Pour une discussion de son argumentation, je me permets de renvoyer à ma thèse, Anus Mundi, l'Europe et le système concentrationnaire et génocidaire nazi, EHESS, juin 1991.

Le "comment" a fait l'objet du travail de Raul Hilberg, et cette approche - d'une valeur inestimable - induit quelque peu la réponse à la question du pourquoi : il s'agit d'une machine administrative qui s'emballa sous l'effet de sa propre logique. Le politique, qu'Hilberg ne veut cependant pas dédouaner, est mis à distance : il indique une orientation hostile et haineuse, mais sans contenu précis. Sur cette première impulsion, la bureaucratie allemande invente des procédures administratives dont elle déduit des objectifs, sur la base desquels elle entame une nouvelle action vers de nouveaux objectifs qui se dégagent au fur et à mesure, et ce, dans un processus ininterrompu en direction du plein dévoilement de la "solution finale de la question juive".

Hilberg tentait de répondre à la question du pourquoi par le comment. Hannah Arendt, qui connaissait bien ses travaux, a abordé la question beaucoup plus frontalement. Son livre, "Les origines du totalitarisme", représente la première tentative, la plus fouillée, pour comprendre l'apparition et le développement de ce type de régime politique apparu au XXe siècle : le pouvoir totalitaire <sup>10</sup>. Son approche, qui met sur le même plan le stalinisme et le nazisme, ouvre à une compréhension très fine du phénomène concentrationnaire, commun aux deux systèmes. Mais s'agissant du génocide, Hannah Arendt bute : l'événement pulvérise les catégories de la pensée et du politique <sup>11</sup>. Comme dans l'interprétation militaire, il excède la théorie.

En effet, le génocide pose une série de paradoxes, où le politique et le militaire, le public et le privé s'entremêlent de façon inextricable : sa modalité est administrative et industrielle, mais son "produit" appartient à l'ordre de la guerre; il se déroule dans l'espace public des sociétés civiles, mais jamais action politique n'a été plus invisible. Le processus n'arrive pas à se faire événement et c'est là sa grande force : il s'avance masqué derrière la banalité des gestes quotidiens indéfiniment répétés, de la routine administrative et économique - Arendt en avait eu la profonde intuition, fort mal comprise d'ailleurs à l'époque où elle l'avait formulée<sup>12</sup>.

Avec le dispositif concentrationnaire et génocidaire, on est en présence d'une politique qui s'avance, en se construisant au fur et à mesure, sans discours, sans programme établi d'avance, comme si elle se cherchait elle-même au travers d'actes posés dans une semi conscience. L'expression "pensée somnambulique" employée par Jean-Pierre Faye,

---

<sup>10</sup> Hannah ARENDT, Les origines du totalitarisme : Le système totalitaire, Seuil, Paris, 1972; Sur l'antisémitisme, Calmann-Lévy, 1973 et L'impérialisme, Fayard, 1982, pr les trad. fr.

<sup>11</sup> Elle disait, en 1964, à Günter Gaus : "Auschwitz n'aurait pas dû se produire. Il s'est passé là quelque chose que nous n'arrivons toujours pas à maîtriser". Entretien publié dans la revue Esprit, juin 1985

<sup>12</sup> Hannah ARENDT, Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal, Paris, Gallimard, 1966, pr la trad. fr.

pour désigner la pensée nazie convient au mieux <sup>13</sup>. Une gigantesque machinerie sociale vient au secours d'une proposition qui ne parvient pas à s'énoncer en projet, comme si l'expérimentation qu'elle déroule devait tenir lieu de pensée.

Elle est directement reliée à l'instance politique centrale, Hitler. La S.S qui la met en oeuvre sous la direction de Himmler n'est pas un organe autonome, comme on cherche souvent à s'en persuader, du moins pas autonome du politique, même si elle a une grande marge de manoeuvre, et la priorité sur toutes les autres instances politico administratives du régime national-socialiste. Elle n'a pas non plus vocation à créer de l'idéologie. Elle est toute entière soumise aux "grands desseins" de Hitler, ceux pour lesquels il ne donne pas d'ordres écrits, ceux qu'il avance à demi-mot dans le cercle des initiés. Cette organisation dont la devise est: "mon honneur est ma fidélité", et qui n'a au fond pas d'autre idéologie propre qu'une mystique de l'action, prend sur elle le poids des obsessions de son maître et leur donne figure concrète. Elle se fait l'outil rêvé d'un pouvoir qui se veut absolu, au plus près de la définition que Hitler donnait lui-même de l'organisation: "La meilleure organisation n'est pas celle qui introduit entre le chef d'un mouvement et ses partisans un imposant système d'intermédiaires; c'est celle qui en crée le moins possible. Car organiser, c'est transmettre à un grand nombre d'hommes une idée définie - qui a toujours pris naissance dans la tête d'un seul - et assurer ensuite la transformation de cette idée en réalité" <sup>14</sup>. Avec d'autres mots, alors que la transformation de l'idée en réalité est déjà bien avancée, Himmler renvoie en écho "la lourde tâche historique" pour laquelle la SS s'est "offerte en sacrifice", comme "une page de gloire qui ne sera jamais écrite" <sup>15</sup>.

Malgré les apparences qu'elle cherche à se donner, la SS n'est pas une armée, et elle ne mène aucune guerre, même si elle a besoin pour mener à bien sa tâche des conditions extraordinaires créées par la guerre que d'autres font <sup>16</sup>. Elle fait de la politique, mais dans des termes tels que toutes les catégories utilisées par la tradition pour la réfléchir sont travesties. Le droit et la loi sont mobilisés, sollicités à outrance; la "solution finale" est engloutie sous un déluge de textes législatifs, de circulaires administratives <sup>17</sup>. La décision politique que notre culture politique s'obstine à rechercher, ne se manifeste jamais qu'au travers de réunions techniques, comme la Conférence de Wannsee de

---

<sup>13</sup> Jean-Pierre FAYE, *Langages totalitaires*, Hermann, Paris, 1972

<sup>14</sup> Hitler, *Mein Kampf*, publié en France par Les Nouvelles Editions Latines, Paris, 1934 p 345

<sup>15</sup> Himmler, discours secrets, édités par Bradley F. Smith et Agnès F. Peterson, Paris, Gallimard, 1978 par la trad. fr.

<sup>16</sup> pour une analyse détaillée de cette "phony war", voir Gerald REITLINGER, *The SS, alibi of a nation, 1922-1945*, Heinemann, Londres, 1956

<sup>17</sup> Presqu'au même moment, Kafka en était arrivé à cette conclusion: "les chaînes de l'humanité torturée sont en papiers de ministère".

janvier 1942, et de rapports d'exécution <sup>18</sup>. Les décisions nazies se fabriquent dans un processus, qui mélange la routine administrative la plus triviale avec les procédures exceptionnelles: le dispositif concentrationnaire et génocidaire est fait de tribunaux d'exception et de savoir-faire d'agences de voyage (qu'on se souvienne de la façon dont sont organisés les convois vers les centres de mise à mort: des allers simples avec réservations, et demi-tarif pour les enfants !). L'exceptionnel et le routinier sont imbriqués de façon telle qu'ils se substituent l'un à l'autre : l'accord du 18 août 1942, par lequel le ministre de la justice, Thierack, remet à Himmler les détenus de droit commun est-il plus important que la mise au point par les ingénieurs de la firme Saurer de camions spéciaux à échappement tourné vers l'intérieur, avec un éclairage spécialement étudié pour que la "marchandise" ne se précipite pas vers l'arrière <sup>19</sup> ? Les deux "décisions" sont autant l'une que l'autre la manifestation de l'arbitraire absolu qui avait remplacé en Allemagne tout ce que l'on met habituellement sous les termes de droit, de justice, de loi, de pouvoir.

C'est un dispositif muet. Mais, dira-t-on, il y a la propagande, la haine des Juifs orchestrée, assénée à tout propos, il y a le matraquage idéologique à propos des ennemis du Reich. La haine des Juifs accompagne en effet toute l'histoire nazie, elle est même le fondement de tous les autres discours idéologiques : tout ennemi que l'Allemagne se suscite sera "enjuivé" par la propagande. Mais, à la considérer de près, la propagande contre les Juifs ne semble pas du tout remplir la fonction qu'on lui attribue dans les régimes totalitaires. Elle est mensongère, bien sûr, destinée à mettre en scène l'idéologie. Mais elle entretient avec la pratique politique, avec la réalité un étrange rapport d'inversion : bien loin de créer la mobilisation, elle crée l'apathie. Il ne s'agit pas d'entraîner les populations à commettre des actions contre les Juifs, il s'agit au contraire de les dissuader d'intervenir - d'intervenir contre la politique menée, bien sûr, mais également d'intervenir trop activement pour, c'est-à-dire d'avoir des initiatives autonomes. Certes, il y eut des pogroms fomentés çà et là par les hommes de main du régime et orchestrés par la propagande, il y eut la Nuit de Cristal et il y eut des pogroms en Lituanie, en Roumanie et ailleurs. Mais ce ne furent jamais que des tactiques, qui ne résument pas le fond de la politique anti-juive. Sur ce point, Hitler devint de plus en plus fidèle à ses conceptions initiales selon lesquelles le pogrom ne pouvait venir à bout de la question juive. Au lendemain de la Nuit de Cristal, Goering déclare qu'il faut mettre fin aux "Einzelaktion", aux "actions isolées", et à partir de ce moment, Goebbels, grand maître de la propagande et l'artisan de la Nuit de Cristal, est dessaisi de la

---

<sup>18</sup> Il y a eu des exceptions : la décision de tuer les malades mentaux et incurables allemands fait l'objet d'un décret en bonne et due forme de la chancellerie, antidaté au 1er septembre 1939, jour de la déclaration de guerre.

<sup>19</sup> cité dans le film de Claude LANZMANN, Shoah, texte paru aux éditions Fayard, Paris, 1985, p 117

politique juive, au profit de Goering, d'Himmler et d'Heydrich. Le dispositif repose sur l'éradication de la spontanéité, de quelque nature qu'elle soit : il s'agit d'amener ceux dont la collaboration est requise à se réduire purement et simplement à la fonction qui leur est assignée, et de persuader les autres de s'abstenir de toute intervention. La stratégie hitlérienne est telle que l'apathie débordera largement les frontières allemandes, puisqu'elle s'étendra aux pays passés sous le contrôle de l'Allemagne, et même à ceux qui étaient libres de leurs mouvements : la question juive ne parvint jamais à s'inscrire à l'agenda politique ou militaire des adversaires de l'Allemagne.

Le dispositif est une machine à fabriquer les ennemis que l'idéologie nazie met en scène dans le discours. Il fallait d'abord les rendre à leur "vraie nature", dont l'idéologie raciste avait fait une sorte de décret immuable, et donc défaire l'édifice culturel et historique, nécessairement "trompeur" et "inauthentique". Il s'agit de la "purification" dont le nazisme est obsédé. L'utopie nazie, qui, comme toutes les utopies, cache une haine et une terreur immense de l'histoire, remonte à toute allure l'histoire humaine à la recherche du noyau originel, tel que le pose son idéologie. Le dispositif donne corps au fantasme, en faisant l'économie des médiations : le droit, la justice, la culture, l'espace public, la parole perdent tout contenu pour ne plus se recevoir que d'une instance unique, qui n'est pas même le parti, mais son chef - le Führer-Prinzip<sup>20</sup>. Une telle fusion qui n'est dans la société totalitaire qu'une violente pulsion, parvient ici au plus haut degré de réalisation. Une communauté juive qui avait perdu toute probabilité dans l'Europe du XXe siècle se met alors à exister - une communauté dont le seul point commun est le déracinement, la non appartenance au monde, selon le fantasme fondateur de l'antisémitisme : le Juif errant. Le dispositif nazi réussit cet incroyable tour de passe-passe historique: il organise l'abandon, la trahison générale qui va mener les Juifs au destin que leur prévoit l'idéologie. Le dispositif construit une figure de l'altérité, qui contrairement à ce que prétendent l'idéologie et la propagande, n'est pas celle de l'ennemi radical, mais celle de la désolation radicale.

### **Le dispositif de destruction, signe de l'effondrement du politique**

Le grand paradoxe, c'est que ce dispositif donne forme à la situation limite, à l'hypothèse extrême - point de fuite de toute la politique hitlérienne - en l'escamotant. La mise en scène de l'extraordinaire, arme classique du politique, n'a pas lieu. Le

---

<sup>20</sup> On se référera sur ce point aux pénétrantes analyses de Claude Lefort, dans une série de textes réunis sous le titre : *L'invention démocratique*, Fayard, Paris, 1981. J'en profite pour dire ici tout ce que mon travail de thèse, présenté dans cette brève communication, doit à la pensée et à la personne de Claude Lefort

dispositif est au sens littéral ob-scène. Il faudrait montrer - je le pose ici à titre de piste de travail - qu'un tel dispositif se construit sur la destruction de la scène politique, qu'il signifie la disparition du politique. (Le contrepoint de cette disparition est donnée par le Danemark, qui sauva ses Juifs, non pas tant par philosémitisme ou au nom d'une éthique privée, mais parce qu'il se refusa à tailler dans l'édifice du Droit la brèche par laquelle toute la citoyenneté se serait engouffrée). Il faudrait prolonger l'hypothèse d'Hannah Arendt sur la banalité du mal et montrer plus que je n'ai pu le faire ici, que l'extrême du politique atteint son point de basculement, hors du champ, en imbriquant étroitement l'exceptionnel et le banal, l'ordinaire et l'extraordinaire. Mais un tel événement, que j'ai appelé "dispositif" faute de disposer dans le langage politique d'une catégorie susceptible d'en rendre compte, ne peut que s'articuler à un contexte particulier. Le thème de la catastrophe, redoutée et désirée à la fois, traverse toute son époque - une époque ébranlée jusqu'au tréfonds par la Première Guerre Mondiale et par une crise économique sans précédent. Le "désenchantement" du monde, perçu par Max Weber, y a pris la forme d'un profond refus des médiations accumulées par l'histoire et la culture et sur lesquelles se construisait en se cherchant la démocratie politique dont les révolutions du XVIIIe avaient posé l'idée et le fondement.

Tandis que dans les démocraties occidentales, on pourfendait le parlementarisme et on stigmatisait les droits de l'homme comme autant d'abstractions protégeant le philistinisme petit-bourgeois, tandis que les avant-garde littéraires et artistiques en appelaient au mythe et au sacré comme l'unique authentique, le régime nazi organisait à Nuremberg la scène grandiose du sacré et ses hommes de main, déguisés sous un rituel de pacotille, se produisaient en sacrificateurs et sacrifiés à la fois, réduisant la mort de leurs victimes à un non-lieu. Une telle chose ne pouvait se produire dans le lieu habituel du sacrifice, le théâtre de la guerre. Elle s'est produite, retournant la thèse de Clausewitz, dans l'espace civil par une sorte de transfiguration politique des catégories guerrières, sous l'impulsion d'un homme que la défaite de 1918, à laquelle il avait donné le sens d'un échec quasi-métaphysique, avait conduit à la conclusion suivante: "Quant à moi, je décidai de faire de la politique".

Geneviève Decrop

\*\*\*\*\*

